

Je bois

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 40

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216703>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

siniers si le riz revenait trop souvent ou si parfois les haricots étaient durs comme des « nius » ?

Pourtant, un jour, à la cantine, un incident sembla donner raison à la critique. La distribution s'effectuait dans le brouhaha habituel, sous le regard attentif du fourrier, lorsque, tout à coup, d'une tableée part une formidable exclamation :

— Oh ! les salauds, une souris dans les shrapnels (haricots) !

Et le canonnier Tronchet, dressé sur son banc brandissait glorieusement, au bout d'une fourchette, une souris qui paraissait encore toute mouillée du bain qu'elle venait de prendre.

Le vacarme était effrayant. On vit des hommes sortir précipitamment de table, la main droite devant leur bouche, d'autres tourner leur gamelle fond sur fond, tandis qu'un bon nombre, vociférant, proposait, ni plus ni moins, d'aller tremper les cuistots dans la « plonge ».

Le fourrier, très embêté, avait cependant gardé son calme et commençait une petite enquête. Les cuisiniers protestent de leur innocence et le canonnier Tronchet jure avoir retiré la souris de sa gamelle. Il ajoute même que les haricots qu'il a mangés lui restent là, ne veulent pas descendre.

L'affaire n'était pas plus avancée quand on entendit, à l'appel principal, le sergent-major commander le service :

— De cuisine pour demain : canonnier Tronchet.

Le caporal de cuisine avait aussi reçu des ordres : Tronchet devait rester de cuisine en permanence, la « plonge » lui était réservée et le repos mesuré. Le fourrier avait pour cela toute confiance en ses cuistots, qui juraient de se venger.

Les esprits se calmèrent peu à peu et l'on ne parlait plus guère de la souris, lorsque, cinq jours plus tard, le fourrier voyait soudain Tronchet arriver au bureau.

— Pardon, fourrier, est-ce qu'on va pas bientôt me changer, je commence à la trouver mauvaise, moi.

— Vraiment, mais nous sommes très contents de vous. Tout reluit depuis que vous êtes à la cuisine : plus de graisse dans les gamelles, plus de souris dans les haricots...

— Oh ! vous savez, fourrier, le truc de la souris, je veux bien vous l'avouer, maintenant, c'était une blague. Je l'avais trouvée en montant à la cuisine et j'ai voulu faire rire un peu les copains, voilà. Au fond, c'est rudement propre le boulot qu'on nous donne ; moi, les cuisiniers, je les respecte. Et dire qu'à la cantine, les copains ne sont jamais contents !...

Le soir même, le canonnier Tronchet rentrait à sa section.

JE BOIS. — Un caporal avait été chargé d'expliquer aux recrues le règlement concernant la discipline :

— Quand un soldat est dans une auberge, leur dit-il entre autres, et qu'un civil veut lui chercher querelle, il doit boire tranquillement son verre et s'en aller. Vous avez compris ?... Voyons, Baudet, quand un civil veut vous chercher querelle, que faites-vous ?

— Je bois tranquillement son verre et je m'en vais.

DUO. — Un quidam, que nous appellerons Blaise, ayant sa femme très malade, courait chercher le médecin.

— Où vas-tu si vite ? lui dit un ami qui se trouvait sur son passage.

— Je vais au médecin ; ma femme ne me plaît pas...

— Alors, j'y vais avec toi, car la mienne ne me plaît pas non plus.

BIBLIOGRAPHIE

Almanach du Conteur vaudois 1922. — Lausanne, Pache-Varidel & Bron.

Voici un ressuscité qui fera plaisir. Après 16 ans d'une léthargie due à la dureté des temps, l'*Almanach du Conteur vaudois*, joli de couverture, plein d'humour, reparait, plus jeune que jamais. On l'a orné de charmantes vignettes que J. Taillens avait faites pour la première édition ; en outre, on a arrangé une abondante illustration, due à Bovard, qui connaît excellentement notre pays, et à d'autres, dont notre grand peintre Frédéric Rouge.

Si le côté gravures est particulièrement soigné, le fond ne l'est pas moins. Outre les renseignements pratiques que doit contenir un almanach qui se respecte, vous trouverez là des nouvelles inédites du cru, des histoires de tous genres, des vers, une amusante collection de proverbes patois, des bons mots à la pelle, des bons conseils à la hotte, Vous y trouverez surtout, inspirant ces pages d'un bout à l'autre, le bon vieil esprit vaudois fait de prudence malicieuse, de sens rassis, de patriotisme averti, de sain optimisme. L'esprit du *Conteur vaudois*, quoi ! Et c'est lui qui va faire la fortune de cet almanach.

(Feuille d'Avis de Lausanne.)



POULARD ET MOTTU

(Croquis lausannois.)

II

L'HOMME SUR LE CHEMIN

Poulard et Mottu aiment l'eau. Pas comme boisson, mais comme spectacle. Mottu, qui est né à Ouchy, fréquente volontiers sur le quai, à l'embarcadere, et même plus loin, lorsque le temps est propice. Poulard l'accompagne. Cette promenade, peu éloignée de Lausanne, ne lui déplaît pas. Et puis, à Ouchy, aux environs des grands hôtels, il y a de braves gens qui ne regardent pas à une pièce de dix sous. Par conséquent, si aucun agent ne vient gêner la petite gymnastique du camarade, celui-ci, boitant très bas, la mine longue, le nez mélancolique, le regard suppliant, se « recommande » aux passants, et obtient, sans trop de peine, de quoi boire un demi litre ou deux. Seulement, n'est-ce pas, il faut ouvrir l'œil, car les gendarmes, eux, ne tiennent pas leurs yeux fermés. C'est, d'ailleurs, affaire à Mottu, qui surveille les alentours et avertit, si besoin est. Mais, en réalité, le danger n'est pas excessif, et les journées au bord de l'eau sont profitables.

Au pis aller, si la main tendue n'a pas obtenu ce qu'on en espérait, il y a toujours la ressource de la valise à porter depuis le bateau jusqu'au funiculaire. Ça fait quatre sous, parfois, même, cinquante centimes. Mais, c'est pénible. C'est du travail. Or, Poulard n'est pas souvent disposé à tenter pareil effort. Mottu non plus. Et puis, il y a les commissionnaires patentés qui ronchonnent. Ils y a les gendarmes, dont le voisinage immédiat a souvent des inconvénients. Il y a un tas de gens, des gens curieux, voire indiscrets. Il y a même des agents de la sûreté. Ce n'est pas que Poulard et Mottu aient toujours à les redouter, mais ce sont des personnages fureteurs, dont il vaut mieux éviter le contact. Pour vivre heureux, vivons cachés, dit le grillon. Et Poulard approuve le grillon.

* * *

Certain matin, les deux camarades flânaient sur le quai, sans récolter la plus insignifiante obole. Rien, mais, là, rien de rien. Ce n'était point, cependant, que le lieu fût désert ou que les promeneurs fussent de pauvres diables. Non, non. Un temps délicieux, des badauds en nombre et de belle humeur, comme aussi d'apparence cossue. Seulement, la malechance était matérialisée sous les espèces d'un placide gendarme qui ne perdait pas de vue les deux philosophes. Chaque fois que l'un d'eux s'appretait à tenter une manœuvre d'approche vers quelque passant d'allure débonnaire, l'autre sifflait. Et c'était pour signaler la surveillance ininterrompue du gendarme. Sept tentatives aboutirent ainsi à sept ratés. Alors, Poulard, découragé, eut un cri de jolie candeur :

— On dirait qu'il le fait exprès...

Et, comme sa persévérance se trouvait épuisée, il ajouta :

— Filons, on finirait par se faire pincer.

Mais, au lieu de traverser Ouchy et de remonter l'avenue, ils jugèrent plus expédient de suivre le quai pour rejoindre la grand'route.

— Comme ça, le « cogne » ne pourra pas nous ve-

nir dans le dos. Il est de planton sur le quai. Il y reste.

Mottu approuva. Ils partirent, maudissant la police, engence soupçonneuse et entêtée.

— Si on « marquait » mal, passe encore, discutait Poulard, mais on est propre.

En effet, l'un et l'autre portaient un « complet » assez convenable, quoique celui de Poulard soit trop court dans tous les sens, tandis que celui de Mottu, trop long, manquait d'ampleur. Mais, à part ces menus détails provenant de ce que M. le pasteur Gringe n'était ni aussi grand que Poulard, ni aussi rondlet que Mottu, ces vêtements les couvraient de façon très satisfaisante.

— Tu diras ce que tu voudras, continuait Poulard, mais il n'y a pas de liberté.

— C'est connu, appuya Mottu.

Et ils se turent, navrés par cette constatation pessimiste. D'un pas lent, trainard, ils allaient, Mottu fumant, Poulard chiquant. Le tabac ne manquait pas ! Sur le quai, Mottu, que son beau costume ne rendait pas fier, avait récolté deux douzaines, au moins, de « grillettes ».

— C'est toujours autant, disait-il, et puis ça trompe la faim.

— Pas la soif, grogna Poulard.

* * *

Sur la grand'route, même misère. Pas moyen de mendier. Trop de monde, trop de va et vient, trop de chars. Poulard et Mottu marchaient silencieusement, tête basse, pas joyeux du tout.

— Tiens, s'écria tout à coup Mottu, en voilà un qui fait comme nous, il se balade.

Un homme venait, en effet, bâton à la main, portemanteau de toile cirée suspendu à l'épaule par une courroie.

— Je connais pas cette tête, observa Poulard.

Cependant, il eut l'intuition d'une camaraderie possible, d'une similitude de situation sociale, et, lorsque le passant fut à portée, il l'interrogea bonnement.

— Sur le voyage ? demanda-t-il, employant la langue des chemineaux.

L'autre répondit par une question :

— Et vous ?

— Oh ! nous, on est du patelin. On fait un tour.

— Vous êtes de par ici ?

— De Lausanne.

Ce détail parut intéresser le voyageur. Il regarda au loin, cherchant quelque chose.

— Pas d'auberge ?

— Que si. Là-bas. Vous ne voyez pas ce petit café, au bord de la route ?

L'homme dit :

— Allons-y ! On causera en buvant un litre.

Poulard hésitait :

— C'est que...

Mais l'homme décida rudement :

— Quoi ? Pas le sou ? C'est moi qui paye. Marche. (A suivre.) SAMI DE PULLY.

ROYAL BIOGRAPH. — Le nouveau programme comporte : *Le Cabinet du Docteur Caligari* ou *Une heure chez les fous*, grand drame, en 4 actes, qui est réellement une curiosité en son genre Grand Guignol, créé à Paris. Ce genre consiste à agir violemment sur les sens, sur les nerfs des spectateurs, à procurer des frissons violents. *Le Mariage de Joujou*, une comédie, en 4 actes, qui n'est rien d'autre qu'une merveille qui fera un contraste frappant d'avec le grand film. Dimanche 2 octobre, deux matinées à 2 h. 30 et à 4 h. 30.

PHOTO-PALACE 1, RUE PICHARD

Photographies .. Agrandissements
.. .. Travaux pour amateurs

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G.462 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.